

Proteste

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante



Dossier

Les défis de l'entraide

p.9

ICI ET AILLEURS
Marseille : Des résidents du
CHRS bientôt formateurs

LA GRAINE DE SEL
Équivalence ou
surabondance

LA VIE DE LA FÉDÉ
Prix Charles-Gide

LE PORTRAIT
Jean Fontanieu,
le capitaine passe la main.

p.4

p.8

p.24

p.28

Sommaire



ÉDITO	2
C'est vite dit Les enfants invisibles Florence Daussant	3
Si tu ne viens pas à la carriole... Brigitte Martin	4
Ici et ailleurs Marseille : des résidents du CHRS bientôt formateurs Jocelyne Bresson, François, Éric Kerimel	5
Faut-il avoir peur de l'immigration ? Cécile Clement	6
Les échos du terrain Quand fondation rime avec formation Pierre Huin	7
Lopereth : Enfants et personnes âgées cohabitent Jean-Bosco Bahati	8
La graine de sel Équivalence ou surabondance Brice Deymié	9
DOSSIER : Les défis de l'Entraide Introduction Frédéric Rognon	10
On essaie de tenir bon Aline Delobel	11
Je me suis toujours senti à ma place Michel Lafont	12
Faut-il réinventer les entraides ? Frédéric de Coninck	13
Don et contre-don Nadine Davous	14
Pourquoi j'ai choisi de travailler ici Paroles de salariés et de bénévoles	15
La main visible de l'entraide Denis Malherbe	16
Et côté financement ? Guy Zolger	17
La grande histoire de la FEP Jean-Michel Hitter	18
Trois questions à Isabelle Richard et Jean Fontanieu Brigitte Martin	19
Un nouveau logo pour la FEP Anne-Laure Tellier	20
L'étrange temporalité de l'entraide Didier Sicard	21
La vie de la Fédé Prix Charles-Gide Isabelle Richard	22
Accueil de l'étranger : un comité de pilotage stimulant Sophie Belong, Guilhem Mante, Abdelkader	23
Leur parole nous éclaire Je ne suis plus seule au monde Samira	24
La page culture	25
Le portrait Jean Fontanieu Brigitte Martin	26

Edito

La leçon que La Fontaine donne à son charretier embourbé, « *Aide-toi, le ciel t'aidera* », n'a rien de biblique. Si nous sommes assurément appelés à collaborer ici-bas avec le Très-Haut (Dieu plutôt qu'Hercule), reste que nous sommes aussi conviés à compter les uns sur les autres. L'expression est associée à plus d'une trentaine de verbes dans la Bible : aimez-vous les uns les autres, accueillez-vous les uns les autres, prenez soin les uns des autres, consolez-vous les uns les autres...

L'aide mutuelle que nous nous portons, indépendamment de nos inspirations – et de nos aspirations – porte le joli nom d'entraide. Et c'est d'entraide qu'il est question dans le dossier de ce numéro 169. Au fil des pages, vous découvrirez les chemins de l'entraide, ses progrès, ses défis, mais aussi le bonheur d'aider et d'être aidé. La morne actualité nous rappelle que ceux qui ont secouru hier pourraient bien avoir besoin de secours demain, et l'inverse est aussi vrai. Abdelkader l'exprime avec ses mots : « *On a été à leur place, alors on sait ce qu'ils ressentent, de quoi ils ont besoin.* »

C'est le propre de l'entraide d'être généreuse, spontanée, mouvante, réciproque. Nous acceptons, en toute humilité, de donner et de recevoir. L'entraide n'est pas une astreinte mais un élan du cœur, un mouvement de l'âme. « *J'ai quitté mon travail pour me mettre au service des plus démunis* », nous dit encore Éric, chef de secteur dans un magasin de bricolage pendant vingt-quatre ans. Et Samira, dans notre nouvelle page dédiée aux personnes accompagnées, de lui répondre, en quelque sorte : « *On a l'impression d'exister, ça fait du bien.* »

C'est également à l'entraide que nous invite le nouveau logo de la Fédération de l'Entraide Protestante : dans le E audacieux qu'elle arbore, comme un 3 à contre-courant, certains ont vu la déclinaison tripartite de son action dont vous êtes, fidèles adhérents, partie prenante avec le « ciel » de Jean de La Fontaine.

Un autre Jean, Fontanieu celui-là, passe la main après douze années de bons et loyaux services à la barre de la FEP. Sa vie a parfois aussi été un vrai poème, vous trouverez son portrait en quatrième de couverture. Nous lui souhaitons une paisible et longue retraite. Il nous manque déjà...

Brigitte Martin,
rédactrice en chef

Les enfants invisibles : privés de scolarité ?

Le Diafrat, entraide de la paroisse de Port-Royal – Quartier latin, à Paris, accompagne depuis vingt ans des familles migrantes.

En Île-de-France, nous constatons que l'hébergement d'urgence, contraint par les disponibilités hôtelières, est incompatible avec l'accès à la scolarité des enfants.

Les déménagements incessants subis par ces familles et l'absence d'adresse stable rendent l'inscription des enfants à l'école difficile, voire impossible. L'hébergement à l'hôtel est synonyme de précarité extrême. Il est le plus souvent interdit de cuisiner dans la chambre et les enfants ont faim. L'école est le seul endroit où ils peuvent bénéficier d'un repas chaud par jour.

Changer d'hébergement signifie changer d'école. Or, les enfants ne le veulent pas ; l'école est leur seul point d'ancre dans une vie faite de ruptures. Alors, continuer d'aller à l'école, quand l'hébergement est loin, implique de prendre les transports en commun. Les familles n'ont pas d'argent pour acheter des titres de transport. La peur d'être contrôlé

génère un stress supplémentaire et le temps de trajet, une fatigue considérable.

La chambre d'hôtel est le lieu de vie de toute la famille ; elle n'est pas propice aux apprentissages scolaires. Les enfants ont besoin de calme pour mémoriser leurs leçons. N'ayant pas de connexion à Internet, ils sont pénalisés dans l'accès à l'information et privés des communications diffusées sur les portails des établissements.

Les conditions d'hébergement d'urgence, parce qu'elles n'assurent pas l'accès à l'école et la continuité scolaire, altèrent profondément la santé mentale, physique, le développement psychomoteur et social des enfants. Les familles vivent dans des conditions indignes : il faut investir massivement dans le logement stable.

Nous avons porté ce dossier à Sandrine Mörch, députée, auteure du rapport « Scolarisation et Grande Précarité : l'accès à l'éducation pour tous », remis à Jean-Michel Blanquer en décembre 2021 et présenté en commission parlementaire.

Florence Daussant-Perrard,
présidente du Diafrat et de la FEP Île-de-France

Si tu ne viens pas à la carriole...

La Bête-Pi¹ est née à l'initiative d'une bande de copains et copines éclaireurs unionistes, en 1997. Son objectif ? L'éducation populaire et la promotion de la culture scientifique. L'association canalise aujourd'hui l'énergie de quatorze salariés et de nombreux bénévoles, la plupart animateurs et tous – forcément – curieux.

La Bête-Pi intervient dans les Deux-Sèvres et en Île-de-France, auprès de jeunes (en milieu scolaire et périscolaire, maisons de quartier, foyers de jeunes travailleurs...), d'animateurs, mais aussi dans les réseaux associatifs et professionnels, les entreprises, les Ehpad... L'enjeu est de toucher ceux qui sont éloignés de l'offre scientifique.

La carriole des Pourquoi-Comment, attelée à son vélo électrique, est un dispositif innovant de médiation scientifique en itinérance. « Nous allons vers les gens, là où ils sont, au lieu de les faire venir à nous », indique Julien Rol-Malherbe, codirecteur de la Bête-Pi. La question du pourquoi est essentielle. Pourquoi l'eau coule dans les rivières ? Pourquoi la conquête spatiale ? Et celle du comment ne l'est pas moins. Tiens, à propos, comment décolle une fusée ?

Depuis six mois, la carriole sillonne l'Île-de-France ; elle vient de s'arrêter dans trois Ehpad des Diaconesses de Reuilly pour proposer des ateliers de fabrication numérique. Son

dispositif Silver Geek mobilise quatre jeunes en service civique. Il offre aux plus âgés une initiation aux jeux vidéo et à l'e-sport santé.

« Les sciences concernent chacun en tant que citoyen », martèle Julien Rol-Malherbe. La Bête-Pi propose des activités et des séjours tout l'été pour les petits bricoleurs et bricoleuses de six à quinze ans. Ce serait vachement² dommage de ne pas en profiter !

Brigitte Martin

Dans la jolie remorque de la Bête-Pi, Raphaël transporte du matériel pédagogique et ludique, dont une imprimante 3D et une découpeuse laser.



¹<http://www.labetapi.fr/l-association>

²La bête à pis (Bête-Pi) est une vache !

Marseille : des résidents du CHRS¹ bientôt formateurs

L'Institut régional du travail social de la région PACA a sollicité le CHRS de la résidence William Booth pour participer à une action d'expérimentation inédite. Son objectif ? Valoriser les savoirs issus de l'expérience des personnes accueillies et les mettre au service de la formation des travailleurs sociaux.

Les formateurs de l'IRTS² ont proposé leur projet aux membres du conseil de vie sociale du CHRS. Sept d'entre eux ont accepté de participer. Comme leurs profils étaient très intéressants, tous ont été pris. La première promotion de formateurs-médiateurs compte vingt-sept femmes et hommes accueillis dans cinq établissements de la région.

La formation, financée par l'État et coconstruite avec les participants, a débuté en mars et se terminera en novembre, après quoi les formateurs-médiateurs interviendront, en binôme avec un professeur de l'IRTS, dans la formation des travailleurs sociaux.

Intégrer des personnes accueillies dans les cours dispensés à l'IRTS est vraiment une initiative formidable. On croise le savoir académique avec le savoir expérientiel. Pour les messieurs de notre CHRS, c'est un plus indiscutable ; ils en sortent reconnus, grandi. Ils sont considérés comme des citoyens à part entière qui peuvent apporter quelque chose : leur témoignage individuel se transforme en savoir collectif transmis aux étudiants, futurs travailleurs sociaux appelés à intervenir dans nos établissements. Cette posture leur donne de l'assurance. On est très fiers d'eux !

Jocelyne Bresson, directrice de la résidence William Booth à Marseille, Fondation de l'Armée du Salut

Nous intervenons occasionnellement à l'IRTS pour apporter nos témoignages, depuis 2018. Quand on nous a proposé une formation, on a tous dit oui. L'idée est d'associer, de manière plus structurée, le savoir professionnel et celui des personnes accueillies. On passe des moments magnifiques ensemble.

Il y a beaucoup de choses à assimiler, de la terminologie, des techniques pour se présenter, prendre la parole en public, animer, se repérer dans le monde du social... On étudie aussi des mots comme « émancipation », « résilience ».

Quelques étudiants suivent la formation avec nous. On s'exprime tous librement. On est dans un endroit où on traite les personnes de façon horizontale. Souvent, on regarde la catégorie sociale. Pas ici. Ce qui est très intéressant aussi, c'est qu'on va avoir une certification et nos interventions seront rémunérées.

Notre expérience est importante. Il y a une richesse qui n'est pas exploitée. La formation des travailleurs sociaux mérite d'être plus ancrée dans le réel.

François, membre du CVS³ de la résidence William Booth et participant à la formation

Nous avons toujours essayé de faire entrer les usagers à l'IRTS mais nos intervenants n'arrivaient pas à se détacher de leur propre histoire et à généraliser. L'idée de la formation s'est imposée il y a déjà plusieurs années mais n'avait pas pu être mise en œuvre. Aujourd'hui nous proposons douze jours de formation, financés par Joëlle Chenet, commissaire à la lutte contre la pauvreté auprès du préfet de la région PACA, à une trentaine de personnes qui vont devenir formateurs vacataires à partir de l'histoire de leur vie. C'est une première nationale.

Les participants ont des personnalités hors norme et un potentiel inouï. Je n'ai jamais vu un tel niveau d'implication. Ils sont passionnés, apprennent et font preuve d'une attention fabuleuse.

L'IRTS disposera d'un pool de vacataires formés, d'horizons très divers. Certains ont un long parcours de migration, d'autres ont eu affaire à la prostitution ou à des addictions, d'autres encore sont porteurs d'un handicap, physique ou psychique, il y a aussi des femmes battues... Tous ont accès aux cours donnés à l'IRTS, toutes filières confondues.

Éric Kerimel, vacataire formateur à l'IRTS aux côtés de Dina Ben Ezra, Nicolas Valsan et Salim Ben Fodda

¹ Centre d'hébergement et de réinsertion sociale.

² Institut régional du travail social

³ Conseil de vie sociale.



Vingt-sept personnes accueillies, dont sept de la résidence William Booth, sont formées par l'IRTS de Marseille.

Faut-il avoir peur de l'immigration ?

La réponse de François Gemenne, invité par le collectif migrant du plateau de Valdahon, est sans ambiguïté. Il faut en finir avec les fantasmes, les mensonges et les polémiques stériles. L'immigration est un phénomène naturel qui a toujours existé, nous ne vivons pas dans un monde statique !

Devant une salle de cinéma bondée, François Gemenne a tenu son public en haleine pendant presque deux heures, saluant d'emblée « les trésors d'hospitalité et de solidarité » à l'œuvre dans de nombreuses communes de France, comme autant de belles réponses aux propos haineux et xénophobes.

“ Il faut en finir avec les polémiques stériles.

Faut-il fermer les frontières ? Le degré de fermeture des frontières fixe-t-il les flux migratoires ? Non, répond sans hésitation François Gemenne. Ce sont des facteurs exogènes qui les régulent : les guerres, les dictatures, les conséquences du réchauffement climatique et, surtout, les inégalités de développement, de revenus, de liberté. L'histoire a montré qu'une frontière fermée n'empêche pas l'immigration mais la rend plus dangereuse. Le chercheur déplore l'absence d'un projet européen commun pour l'accueil des migrants. Alors, que faire ?



Cécile Clement (à gauche) avec une famille syrienne accueillie par le comité de Valdahon, une voisine, et Robert, bénévole du collectif.

François Gemenne est chercheur à l'Université de Liège et enseignant à Sciences Po Paris. Il a tenu un discours parfois dur à entendre, sans concession, mais toujours argumenté et pétri d'altruisme. Il n'y a pas eux, les migrants, et nous, les Français : nous faisons partie de la même humanité.

L'immigration n'est pas une anomalie

L'orateur nous a invités à déconstruire le concept de crise migratoire. C'est parce que nous pensons « crise migratoire » que nous fermons nos frontières, et c'est cette fermeture qui provoque la crise. Les images de détresse surmédiatisées renforcent l'idée qu'il y a une crise des réfugiés. Plus nous sommes convaincus de l'existence de cette crise, plus nous ressentons ce besoin de nous en protéger.

Le collectif migrant du plateau du Valdahon a été créé en 2015 pour prendre part à l'accueil des personnes demandeuses d'asile en France. Composé de bénévoles issus de paroisses, d'Églises ou de la commune, le collectif héberge actuellement deux familles qu'il accompagne dans toutes leurs démarches. Très actif dans le Doubs, il a déjà accueilli près d'une centaine de personnes et quatre familles dans le cadre des Couloirs humanitaires, avec le soutien de la FEP, du Secours catholique et de la pastorale des migrants.

L'immigration est à organiser. Elle n'est pas une anomalie mais une transformation de notre société. La solution pour gérer les flux migratoires, c'est de sécuriser le passage des frontières en organisant des voies d'accès légales et sûres ; d'offrir la possibilité pour les migrants de venir en France avec un visa, un billet de train ou d'avion sans avoir recours aux passeurs, qui s'enrichissent à leurs dépens, et sans risquer leur vie ; de créer une agence européenne de l'asile pour harmoniser les conditions d'accueil. C'est aussi d'organiser une vraie solidarité entre États et ne pas laisser les pays du sud de l'Europe seuls face au flux massif de nouveaux arrivants.

Il faut faire connaître l'accueil citoyen

François Gemenne est convaincu qu'il faut faire connaître l'accueil citoyen. Partout sur le territoire, des initiatives sont prises pour venir en aide aux migrants ; des collectifs se créent, des familles sont accueillies... L'immigration ne peut se résumer à des statistiques. Derrière les chiffres, il y a des hommes et des femmes, Houzeifa et Hassan, Zamir et Gladiola, Georges, Masaa et Mohamad. Le statut définit une étape de leur vie, mais ne dit rien de leur identité, de leur personne, de leur singularité. Accueillir fait naître d'autres élan d'accueil, il faut diffuser les récits d'hospitalité pour les intégrer au débat politique, l'enjeu est essentiel.

Cécile Clement, assistante de service social chargée du suivi de l'action Accueil des réfugiés, FEP Grand Est et L'Étage

Quand fondation rime avec formation

La Fondation de la maison du Diaconat de Mulhouse intervient dans le domaine de la formation depuis l'ouverture de sa première école d'aides-soignants à Mulhouse, en 1962. Soixante ans plus tard, elle porte toujours de nombreux projets dans ce domaine.

Deux nouveaux instituts de formation

L'institut de formation de la Fondation de la maison du Diaconat de Mulhouse est présent sur cinq sites en Alsace. Nous avons ouvert en septembre dernier, dans le cadre du plan Ségur, deux nouveaux lieux de formation à Altkirch et Saint-Louis. Le plan ambitionnait d'augmenter le nombre de formations aux métiers d'infirmiers et d'aides-soignants. Nous étions disposés à accompagner le dispositif en accroissant nos capacités d'accueil sur les sites existants et en ouvrant deux nouveaux instituts dans des territoires jusqu'alors dépourvus d'offres de formation.

Un partenariat avec les élus locaux

Le public qui se dirige vers la formation d'aide-soignant est un public très peu mobile, majoritairement des jeunes qui n'ont pas de véhicule, ou des mères de famille dont l'incapacité de se déplacer peut handicaper le projet professionnel. Grâce au conseil régional Grand Est, nous avons eu l'autorisation de doubler nos capacités de formation et d'ouvrir ces deux nouveaux sites. Nous avons travaillé en partenariat étroit avec les élus locaux, la maire de Saint-Louis et le président de la communauté de communes du Sundgau, qui nous ont trouvé des locaux.

Aujourd'hui nous disposons de quatre cent cinquante-cinq places pour la formation au métier d'aide-soignant dont une centaine à Altkirch et Saint-Louis, deux promotions par an, soixante au métier d'auxiliaire de puériculture et cent trente-cinq à celui d'accompagnant éducatif et social.

La voie de l'apprentissage

Depuis plusieurs années, la Fondation a aussi développé l'apprentissage, un mode de formation valorisé par les mesures gouvernementales récentes. Il concerne les moins de trente ans et n'est pas soumis aux quotas. La formation est un peu plus longue mais a le mérite d'offrir une rémunération aux jeunes apprentis qui sont recrutés par un employeur. Ils acquièrent des connaissances et des compétences supplémentaires lors de leurs périodes d'immersion sur le terrain.

Une importante pénurie de personnel

Il manque énormément de professionnels ; les premières promotions d'effectifs augmentés vont sortir en juillet, on espère de nouvelles augmentations de quotas. On recense également un gros besoin de formation au métier d'infirmier. Dans toutes les structures, des lits d'hospitalisation sont fermés faute de professionnels. La pénurie est catastrophique dans notre secteur, et notre situation en zone frontalière nous dessert. Le personnel part vers la Suisse, notamment parce que les rémunérations y sont plus intéressantes. C'est pourquoi nous avons demandé l'autorisation de créer un Institut de formation en soins infirmiers pour alimenter le bassin de Saint-Louis – Mulhouse – Colmar, institut pour lequel nous sommes actuellement en attente d'une autorisation de la région.

Bien sûr, nous espérons une amélioration de la situation mais ce sera long, d'autant que de nombreux départs en retraite ont lieu chaque année. Nous remarquons aussi un problème en amont : malgré les modalités qui ont été déployées par l'État pour faciliter l'accès à la formation, dont la gratuité des frais d'inscription, nous n'avons pas autant d'inscriptions que nous le souhaiterions, sans doute à cause de la situation économique plus favorable : moins de gens sont au chômage, et peu sont attirés par les métiers de la santé.

Pierre Huin, directeur des instituts de formation de la Fondation de la maison du Diaconat de Mulhouse, propos recueillis par Brigitte Martin



Des élèves en formation au Neuenberg à Ingwiller, un établissement de la Fondation de la maison du Diaconat de Mulhouse.

Loperhet : de jeunes enfants et des personnes âgées cohabitent

Depuis quelques mois, la maison d'assistantes maternelles Au pays des merveilles a élu domicile sur le site de l'Ehpad Les Trois Sources à Loperhet (Finistère). Le projet, innovant, autorise de nouvelles activités intergénérationnelles, au bénéfice des enfants comme des personnes âgées.

Cinq résidents de l'Ehpad Les Trois Sources et autant d'enfants de la MAM Au pays des merveilles ont réalisé ensemble un tableau sur le thème de l'enfance. Cet atelier créatif intergénérationnel était une première pour nous. La peinture a été exécutée sur une toile initialement confectionnée par les personnes accompagnées. Ce projet concrétise les interactions générationnelles que nous mettons en place entre les résidents des Trois Sources et les enfants accueillis dans la maison d'assistantes maternelles (MAM) installée au premier étage de l'Ehpad. Une fois par semaine, les personnes âgées et les enfants se retrouvent pour une séance de gymnastique adaptée. Nous avons aussi instauré des moments de lecture partagée.

“
*Notre établissement
a la faculté
d'accompagner la
diversité.*
”

Deux assistantes maternelles ont participé à cet atelier inédit. Nous avions plusieurs objectifs : susciter la créativité, favoriser l'esprit d'initiative, encourager la compétitivité, stimuler les habiletés manuelles, entretenir les capacités cognitives, et surtout partager un moment de convivialité en facilitant le lien social entre les résidents des Trois Sources et leurs jeunes voisins.

Les résidents de l'Ehpad ont peint les pieds et les mains des enfants afin qu'ils déposent leurs empreintes sur les bords de la toile. Jean-Claude, soixante-dix-sept ans, qui s'investit et apprécie les œuvres artistiques, a proposé spontanément son titre à la toile, *Les Petons et les Menottes*, que les autres participants de l'atelier ont validé avec plaisir.

Aux Trois Sources, personnes âgées, personnes handicapées vieillissantes et résidents atteints de la maladie d'Al-

zheimer cohabitent au quotidien. Notre établissement a la faculté remarquable d'accompagner la diversité. Il s'inscrit aujourd'hui dans une dynamique intergénérationnelle très intéressante et stimulante pour les résidents. La production de cette œuvre artistique, installée dans la salle d'animation, à la vue de tous, les a beaucoup valorisés.

Jean Bosco Bahati, directeur de l'Ehpad Les Trois Sources à Loperhet (29)



Maurice peint la main d'Ysaline lors du premier atelier créatif réunissant les résidents de l'Ehpad Les Trois Sources et leurs jeunes voisins de la MAM. ➤

Équivalence ou surabondance

Jésus a un rapport tout à fait singulier à la Loi. Dans l'Évangile de Matthieu, il précise qu'il n'est pas venu abolir la Loi mais l'accomplir.

Dans le Sermon sur la montagne de l'Évangile de Matthieu, comme dans le Sermon sur la plaine de l'Évangile de Luc, nous voyons de quelle manière Jésus considère la Loi : elle n'est pas un code d'articles que l'on applique avec plus ou moins de zèle. On ne peut pas s'arranger avec la Loi ; elle est totale et exigeante, et s'exerce à chaque moment de notre existence. C'est notre être entier qui est tendu vers son expression. La Loi, c'est la maxime de notre action.

“ La Loi doit être évaluée en fonction de son impact sur l'autre. ”

Jésus pose le principe d'une nécessaire réciprocité dans notre rapport à l'autre : « Ce que vous voulez que les gens fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux. » La Loi doit être entendue ainsi, c'est-à-dire constamment évaluée en fonction de son impact sur l'autre. On retrouve cette règle dans le commandement biblique : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » L'impératif moral dans la philosophie pratique de Kant lui fait écho : « *Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme moyen.* »

La symétrie totale n'existe pas dans la relation

Dans le discours qui marque son entrée dans la vie publique, Jésus prend trois exemples de symétrie, ou d'asymétrie, dans la relation : deux aveugles ne peuvent se conduire l'un et l'autre, un bon maître est celui qui élève le disciple, et l'on doit se préoccuper de la poutre dans notre œil plutôt que de la paille dans celui du voisin. Ces trois situations montrent que, dans toute relation, une symétrie totale ne peut exister et qu'il faut adapter notre comportement au cas par cas.

L'universalisation d'une règle morale se heurte toujours aux exigences de l'expérience. Pour Jésus, l'autre est ici moins

le tout autre, l'autrui généralisé, que le prochain avec qui je suis en relation de proximité. Toute circonstance n'est pas à voir à travers une théorie générale mais à travers la force de l'expérience. L'objectif de Jésus est de poser les conditions pour avancer ensemble, dans un respect réciproque et en complémentarité.

Jésus veut éviter à tout prix que la règle de l'équivalence devienne une maxime utilitaire. Pour sortir de cette interprétation perverse, il y introduit la notion d'amour, d'agapé au sens chrétien, c'est-à-dire une logique d'action qui dépasse le simple échange donner/recevoir. Il cherche à rendre possible une alliance entre justice et amour, entre logique d'équivalence et logique de surabondance.

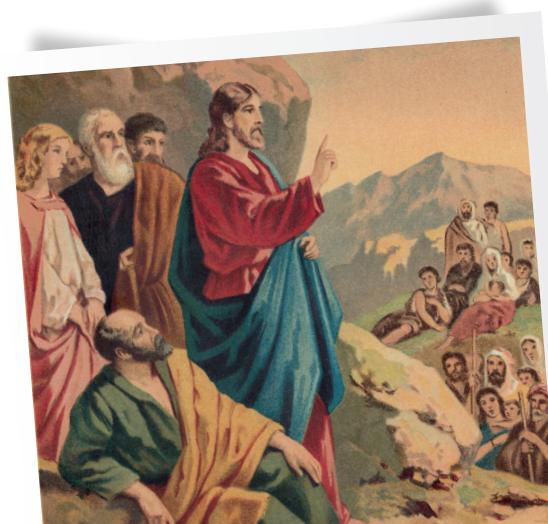
La logique de surabondance est destructrice de l'ordre juste

Jésus n'hésite pas à brouiller quelque peu les pistes, dans son raisonnement. Il passe de la radicalité du commandement d'amour – jusqu'à l'amour des ennemis et la non-réciprocité absolue du don – au principe d'équivalence, et enfin à l'adaptation de ce principe aux circonstances particulières. La logique de surabondance est en effet destructrice de l'ordre juste. Paul Ricœur l'exprime bien quand il écrit : « *Quelle loi pénale et, en général, quelle règle de justice pourrait-elle être tirée d'une maxime d'action qui érigerait la non-équivalence en règle générale ?* »

C'est pourquoi la logique de l'amour n'a pas à prendre la place de la morale ni de la justice, mais vise à lui donner une hauteur.

Jésus montre que les institutions, aussi bonnes soient-elles, ne pourront conduire à une société juste que si l'amour (agapé) est au centre des liens qui unissent les humains.

Brice Deymié, pasteur de l'Action chrétienne en Orient à Beyrouth



Dossier

Les défis de l'entraide



L'entraide toujours à réinventer

Il n'y a guère de mot plus beau, plus riche de sens, et peut-être plus corrosif, plus subversif, que celui d'« entraide ».

Si l'on y réfléchit un moment, ce mot s'inscrit en faux contre toute domination, et contre toute condescendance. En effet, « entraide » signifie : « soutien réciproque », « secours mutuel ». L'entraide est donc un partage : chacun aide et chacun est aidé, chacun donne et chacun reçoit. Car, ce qui circule, ce sont évidemment des biens de première nécessité, mais aussi des paroles, des regards, des émotions, de l'encouragement, de la gratitude. De l'humanité. C'est bien ce que disent nos deux témoins de l'engagement dans l'entraide : « *On est tous dans le même cercle, celui du donner-recevoir. [...] Se laisser toucher, remettre en cause, évangéliser par l'autre qui a tellement à nous apprendre* » (Aline Delobel) ; « *La brocante, ce n'est pas que vendre des meubles ou des objets ; c'est des contacts, des gens qui parlent, des rencontres, on offre le café...* » (Michel Lafont).

Cette dimension mutuelle de l'aide qu'exprime le terme « entraide » apparaît dès la naissance de ce mot, à la fin du

XIX^e siècle. C'est en réaction à la tradition de l'aumône que l'économiste protestant Charles Gide, l'une des premières figures du christianisme social, n'hésitait pas à dire : « *Il y a mille façons d'aimer son prochain qui ne valent guère mieux que si on l'étranglait...* » C'est en cela que l'entraide est corrosive et subversive : elle va à l'encontre de notre tendance facile à aider sans se laisser aider, à assister l'autre non sans condescendance ; elle nous arrache à notre zone de confort, et nous engage (contre un ordre social où les uns assoient leur domination en donnant à d'autres) dans une solidarité mutuelle, où chacun est au bénéfice de chacun. Et les formes de cette solidarité sont toujours à réinventer, en fonction des évolutions de la société et des remises en question personnelles et communautaires.

La Réforme est un mouvement continu

Dans la tradition protestante, on le sait bien, se réinventer en permanence, c'est chercher à être toujours plus fidèle à la source évangélique : « *Ecclesia reformata semper reformatum* » (« Église réformée toujours à réformer »), disait le théologien hollandais Jodocus van Lodenstein au XVII^e siècle.

“

L'entraide n'a pas pour but le salut, elle découle de la grâce.

”

La réformation est un mouvement continu de retour à l'Évangile. L'entraide plonge ses racines dans la révélation biblique. « *Qu'as-tu fait de ton frère ?* » (Genèse 4, 9-10). Cette parole de Dieu à Caïn nous est toujours adressée. Et gardons-nous de répondre, à l'instar de Caïn : « *Suis-je le gardien de mon frère ?* » Oui, je suis le gardien de mon frère, de même qu'il est mon gardien. Nous nous gardons, nous nous portons mutuellement.

Lorsque l'on cherche un verset biblique pour nourrir les engagements diaconaux, on cite généralement celui-ci : « *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venu vers moi.* » (Matthieu 25, 35-36). Cette parabole dans laquelle Jésus s'identifie aux plus petits, aux plus vulnérables, chatouille cependant quelque peu les protestants, car elle donne l'impression que notre salut dépend de ce que nous avons fait aux pauvres. C'est ce qui fit dire à saint Eloi, évêque de Noyon et ministre du roi Dagobert : « *Dieu aurait pu rendre tout le monde riche, mais il a voulu qu'il y ait des pauvres pour que les riches, par leur générosité, puissent racheter leurs péchés...* »

La foi et les œuvres d'amour sont étroitement liées

À moins que... À moins que l'on ne relise ce texte de plus près, et que l'on comprenne que « *dans la mesure où vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait, et dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait...* » En d'autres termes, il suffit d'avoir négligé une seule fois une personne dans le besoin pour être damné (or, nous l'avons tous fait au moins une fois, donc nous sommes tous damnés) ; et il suffit d'avoir porté secours une fois à un déshérité pour être sauvé (or, nous l'avons tous fait au moins une fois, donc nous sommes tous sauvés...). Cette dialectique qui nous rend tous à la fois damnés et sauvés, condamnables et graciés, nous incite à nous dépréoccuper de notre salut, qui nous est donné par grâce.

Cette compréhension protestante de l'entraide en fait une conséquence nécessaire de la foi dans le Dieu d'amour. Bien d'autres textes bibliques confirment ce lien étroit entre la foi

et les œuvres d'amour : « *Si la foi n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même* » (Jacques 2, 17) ; « *La foi est agissante par l'amour* » (Galates 5, 6). Le théologien allemand Dietrich Bonhoeffer, au XX^e siècle, en concluait que la grâce n'est pas bon marché : elle a un coût, en ce qu'elle nous propulse à la suite du Christ vers des œuvres d'amour. Aujourd'hui, on pourrait dire : le service est compris dans le prix de la grâce... !

Il s'agit de se laisser bousculer dans nos stéréotypes

Abreuillé à la source biblique, reformulé à chaque génération par la tradition protestante, ce service d'entraide se réinvente aujourd'hui en fonction de notre actualité. « *La Bible dans une main, le journal dans l'autre* », disait le théologien Karl Barth. Il faudrait maintenant ajouter : « ... et un œil sur l'Internet. » Quels sont les nouveaux défis que l'entraide protestante se doit d'affronter à présent ? La pauvreté a changé de visage. La précarité est massive, insidieuse. Aux chômeurs, aux travailleurs pauvres, aux sans-logis, s'associent les migrants de toutes origines, que la guerre, la misère, l'arbitraire, l'insécurité, ont poussés sur les routes de l'exil. En attendant les migrants climatiques. Il s'agit d'accueillir, d'écouter, de répondre aux besoins, à des besoins nouveaux parfois, et de se laisser déplacer dans nos convictions, bousculer dans nos stéréotypes. De vivre la rencontre, toujours inédite.

Tel est le prix de la grâce pour notre temps. Et ce service d'entraide, renouvelé, réinventé, reconfiguré, a décidément un goût d'Évangile.

Frédéric Rognon, professeur de philosophie à la faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg

On essaie de tenir bon

On n'imagine pas ce qu'accomplissent les entraides. Quand on est à l'intérieur, on prend la mesure. Je suis présidente de l'Entraide de Levallois depuis septembre 2020 ; paroissienne de l'Église, c'était naturel pour moi de prendre du service. Il y a le temps familial, le temps professionnel, et le temps pour et avec les autres. En heures cumulées, c'est l'équivalent d'une journée par semaine.

L'Entraide de Levallois est connue pour son vestiaire et ses braderies. On a diversifié les activités parce que les gens qui viennent pour des vêtements ont d'autres besoins. On a ouvert une boutique solidaire, avec un point d'accueil ; on propose aussi un accompagnement administratif et des visites aux personnes isolées.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait autant de personnes en difficulté. On ne s'habitue pas. On essaie de mettre une vitre



Je me suis toujours senti à ma place

J'ai rejoint l'entraide du temple peu de temps après notre arrivée à Lasalle en 1988 et je ne l'ai plus quittée. Elle existait depuis 1905 mais était en sommeil. On n'avait pas de budget. On a commencé à nous donner des meubles que l'on a stockés comme on a pu. Peu à peu, l'activité s'est développée, on a eu l'occasion d'utiliser plusieurs salles qu'on a réaménagées entre copains, on a mis des étagères, des portants. On a démarré avec un service de braderie et continué avec une brocante qui très vite a eu du succès. J'ai pris la présidence de l'Entraide en 1995.

On faisait la récupération, les transports, la vente... Pour visiter une maison, on a passé parfois deux jours complets. On avait un copain agriculteur qui nous prêtait un camion. Aujourd'hui j'ai soixante-sept ans, je suis là tous les lundis mais, forcément, j'en fais moins. On est cinq bénévoles, on s'entend bien. On a maintenant deux salariés. J'ai souvent des réunions ; le temple et l'entraide se sont beaucoup impliqués dans l'accueil des réfugiés, j'étais président des deux, alors... Je suis aussi conseiller municipal.

Pour moi, l'entraide, c'est un moyen d'annoncer l'Évangile. Une manière concrète de dire notre foi, de faire quelque chose qui aide les autres, qu'ils soient protestants ou pas. C'est très prenant, c'est sûr, mais c'est gratifiant aussi. Je n'ai pas l'impression de beaucoup donner. Jamais je ne me dis le lundi matin : « Ouh là là, il faut aller à la brocante ! » Jamais je

mais ça déborde. Il ne faut pas trop verser dans l'empathie pour rester solide et accueillir dans la dignité. Je ne me résous pas à l'idée que des gens couchent dehors, dans des locaux poubelles, des voitures... Ce qui me touche beaucoup aussi, ce sont ceux qui viennent pour parler.

On dit aux personnes de tenir bon et on essaie de tenir bon avec elles. Il faut avoir le goût des autres, envie d'être à leur service. Ne pas avoir peur de la relation. Il n'y a pas d'un côté, les pauvres et, de l'autre, ceux qui aident les pauvres. On est tous dans le même cercle, celui du donner-recevoir. Il faut du courage pour aller à la rencontre des autres. Et être armé. C'est un cheminement, d'ordre spirituel aussi, un acte de foi. Et c'est cette foi qui fait qu'on est là.

Le lien avec les autres, ce n'est pas écrit d'avance. C'est toujours une découverte. On apprend sur soi et ça nous rend meilleurs. Nos certitudes volent en éclats. Et c'est peut-être ça, le courage : se laisser toucher, remettre en cause, évangéliser par l'autre qui a tellement à nous apprendre.

Aline Delobel, présidente de l'Entraide protestante de Levallois-Perret

n'y suis allé à reculons. La brocante, ce n'est pas que vendre des meubles ou des objets ; c'est des contacts, des gens qui parlent, des rencontres, on offre le café... Je me suis toujours senti à ma place, jamais je ne me suis demandé ce que je faisais là.

Michel Lafont, président de l'Association protestante d'assistance de Lasalle (30)



Faut-il réinventer les entraides ?

Les entraides d'Église ont-elles du mal à se positionner aujourd'hui ? C'est possible. Ce qui est certain, c'est que les formes d'entraide, dans la société, ont évolué de manière significative.

On a vu apparaître, ces dernières années, des associations d'échange de savoirs, des services d'entraide locaux, des accorderies, etc. Le principe est que les participants se rendent des services les uns aux autres, chacun à tour de rôle ; l'idée est, au passage, de renouer des liens sociaux de proximité.

Les uns aidaient les autres plus qu'on ne s'aidait les uns les autres

Ce fonctionnement met en évidence un point aveugle des entraides d'Église : elles ont souvent regroupé des personnes généreuses, prêtes à donner beaucoup de leur temps, mais dont l'aide allait pratiquement toujours dans un seul sens. Les uns aidaient les autres, plus que l'on ne s'aidait les uns les autres. Une conséquence de cette dissymétrie est que l'on ne s'est guère posé la question de la forme sociale qui émergeait de ces entraides. Ceux qui mettaient en œuvre une action travaillaient ensemble, parfois sans trop y penser, jusqu'au moment où des conflits surgissaient.

Dans les associations d'un type nouveau, qui ont vu le jour dans nos villages et nos quartiers, il y a toujours un bureau,

Distribution alimentaire de la Fondation Armée du Salut à la Gaîté Lyrique à Paris.



des animateurs et certains bénévoles qui sont plus engagés que les autres. Mais le fait de se donner pour but de constituer un réseau, dans lequel le maximum de personnes trouvent leur place, change la donne. On ne se focalise plus seulement sur la matérialité du service rendu, mais aussi sur le rôle que chacun peut jouer, sur ce que chacun peut recevoir en donnant.

Le clivage entre le diaconat et les paroisses est classique

Porter attention au type de réseau social qui émerge d'une action diaconale donne des outils pour aborder une question classique : celle du clivage entre les diaconats et les paroisses. On constate souvent que les personnes actives d'un côté le sont peu de l'autre et que les deux groupes se côtoient sans profiter de leurs habiletés respectives. Une des difficultés provient du fait qu'ils fonctionnent sur des registres sociaux différents. Les communautés protestantes n'ont pas toujours vécu le sacerdoce universel dans toute son ampleur, mais elles sont conscientes que l'Église est un

“
L'Église est
un corps fait
d'échanges et de
réciprocité.
”

corps fait d'échanges et de réciprocité. À l'inverse, les diaconats sont souvent constitués de volontaires qui s'engagent à titre individuel et ne s'imaginent pas former un corps, ou un réseau, dont les relations ont du sens.

Si réinvention des entraides il doit y avoir, elle passe sans doute par cette prise de conscience : il n'existe pas de dichotomie entre la spiritualité d'un côté et les échanges de biens ou de services de l'autre. En réalité, toute action pose la question de son sens, de la manière dont elle nous lie aux autres, de la souffrance que l'on éprouve, de la frustration que l'on rencontre en mettant en œuvre un projet, de ce que l'on reçoit des autres et, ultimement, de la construction sociale de la grâce. Elle est l'aboutissement de la grâce que Dieu nous a faite, individuellement et collectivement.

Dès lors que ces questions sont prises en considération dans une vie d'Église ordinaire et dans un réseau d'entraide, il est plus facile de construire des ponts entre les deux entités : chacun peut passer d'un cercle à l'autre, construire des fécondations croisées, envisager la vie de foi comme un continuum où ce qui fait le sens de notre existence et l'appel auquel nous répondons obéissent à un motif unique.

Frédéric de Coninck, sociologue

Don et contre don

S'engager en tant que professionnel ou bénévole dans une structure d'entraide peut répondre à un sentiment du devoir, un appel : en portant soutien et secours à l'autre, je suis solidaire de sa situation sociale, de son état de santé physique ou mentale, de sa fin de vie...

Mais cette démarche de don de soi nécessite d'être clarifiée : qu'est-ce que le don ? Bien entendu, il y a consensus sur sa liberté, sur sa générosité, sur son caractère définitif... mais *quid* de sa gratuité ? N'y aurait-il vraiment aucune attente en retour ?

Don et contre-don font partie d'une même dynamique sociétale

Le sociologue Marcel Mauss, dans son *Essai sur le don*¹, il y a un siècle, a démontré combien le don et le contre-don font partie d'une même dynamique personnelle et sociétale. Le premier procède d'une morale universelle ; le second, quelles qu'en soient les règles, variables selon les sociétés (donner, recevoir, rendre), constitue son impérative réciprocité.

On perçoit combien la notion d'entraide, dans son appellation même, comporte un double sens de mutualisation, de réciprocité, de tiers, qui échappe souvent à notre entendement ou dont on pourrait se défendre. Donner du temps, de l'énergie ou de la compétence au service d'une entraide est une bonne cause pour soi aussi : le contre-don peut être un sentiment d'utilité, une lutte contre la solitude, un partage d'amitié... Sans doute les associations d'entraide devraient-elles faire preuve de vigilance et entendre, à travers l'engagement de chacun de leurs membres, le besoin de reconnaissance ou l'appel à l'aide qui peut se cacher derrière le don de soi.

Un sentiment d'échec est possible

Il me semble qu'il existe un deuxième écueil du contre-don au sein de l'entraide : si le sourire, la reconnaissance, le « merci », le geste de gratitude peuvent bien entendu annuler symboliquement la dette, le risque serait d'attendre un contre-don à la hauteur du temps et de l'énergie offerts. Lorsque la réussite scolaire, l'intégration professionnelle, l'accès à l'autonomie, à la sobriété... ne sont pas au rendez-vous, un possible sentiment d'échec, personnel ou collectif, peut infléchir négativement (voire suspendre) la poursuite de l'aide, comme si un barème du contre-don était d'usage ! Dans certaines cultures, il est impératif de ne pas donner plus que ce que l'autre est susceptible de rendre, afin de ne pas l'humilier...

Il y a une vie à côté

Le don a une limite, qui peut être dite, ne serait-ce que pour signifier que l'on ne donne pas tout de soi au même endroit.



La notion d'entraide comporte un double sens de mutualisation, de réciprocité. (Ehpad Tibériade, Fondation John BOST).

Il y a « une vie à côté », alors on arrive quand on peut et on part quand on doit, au risque sinon de ne plus percevoir le bénéfice du don et de passer du don à la plainte et à l'amer-tume. Un équilibre subtil est à trouver !

Un petit mot pour les salariés de nos institutions d'entraide : souvent moins bien rémunérés, donnant volontiers du temps « en plus », quel est leur contre-don si ce n'est de travailler dans un organisme dont ils se sentent fiers, dont le projet de vie est en adéquation avec leurs valeurs et convictions, et donne du sens à leur quotidien ?

Enfin, je pense qu'il est important de tenter une mise en perspective du don dans nos entraides protestantes, pour attribuer au contre-don sa juste place. Contestant une morale du devoir, de l'utilité, ou de la rétribution permettant de « gagner son paradis », la Réforme protestante a fait valoir l'amour gratuit, premier, de Dieu. N'ayant rien à prouver pour nous justifier devant Dieu, nous pouvons donner simplement pour témoigner notre reconnaissance et manifester joyeusement notre amour pour le prochain : le contre-don, nous l'avons reçu en amont !

Nadine Davous, médecin des hôpitaux, coordinatrice d'un espace éthique hospitalier

”

Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime.

(Jean 15.12-13)

¹ Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, PUF, coll. « Quadrige – Grands Textes », 2007.

Pourquoi j'ai choisi de travailler ici

J'ai quitté mon travail pour être embauché dans cette association par amour pour les gens, et pour être au service des plus démunis, comme le Christ l'a été pour moi. Auparavant, j'étais chef de secteur dans une chaîne de magasins de bricolage. J'ai travaillé pour la même enseigne pendant vingt-quatre ans. J'ai pris ce tournant en janvier 2020, à l'âge de cinquante-deux ans.

Eric, directeur, Entraide et Partage avec les Sans-Logis, Paris (75)

Je suis arrivée d'Italie en 2012, avec mes enfants et mon mari, à l'hébergement d'urgence et j'y suis restée trois ans. J'ai fait les démarches administratives avec le travailleur social qui m'a accompagnée jusqu'à ce que j'obtienne une autorisation de travail.

En 2018, j'ai postulé au CPCV parce qu'ils cherchaient une femme de ménage. Aujourd'hui, je suis en CDI. Le CPCV est une association au grand cœur, une grande famille qui m'aide à avancer. On y trouve entraide, écoute, bienveillance, respect, tolérance, et une grande solidarité entre nous et avec les hébergés, sans différences, ni cultuelles, ni religieuses...

Jalila, femme de ménage, CPCV Île-de-France (95)

J'ai choisi d'être médecin parce que je suis passionné par l'autre, différent de moi. Au Diaconat protestant, je fais des rencontres médicales exceptionnelles.

Christian, médecin bénévole à l'accueil santé, Entraide Montélimar (26)

Je suis engagée depuis très longtemps pour les droits humains, à l'international et au local, au nom de cette parole du Christ : « Ce que vous faites à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous le faites. » J'ai quatre enfants et sept petits-enfants. C'est pour eux et pour leur monde en gestation que je veux encore témoigner de la force de l'engagement pour un monde que j'espère meilleur.

Jocelyne, bénévole, Entraide Montélimar (26)

Arrivé à Montélimar il y a dix ans, je souhaitais découvrir l'engagement social, après des années de service dans l'éducation et l'écologie. C'est ainsi que j'ai mis un pied dans l'Entraide protestante. À ma mesure, donc avec modération, mais avec le profond plaisir d'intégrer une équipe conviviale et dynamique, d'apporter ma petite pierre et de renforcer le lien avec la paroisse protestante.

Jean-Pierre, bénévole, Entraide Montélimar (26)

La seule façon de faire un bon boulot, c'est d'aimer ce que vous faites. Alors oui, nous faisons des tâches domestiques, des courses ou des aides aux repas, mais nous sommes avant tout attentives à nos bénéficiaires. Si nous arrivons à leur faire penser à autre chose qu'à leurs soucis, à leur faire passer un bon moment... pour nous, c'est tout gagné !

On évoque souvent ce que les intervenants apportent aux bénéficiaires mais rarement l'inverse. Il y a bien sûr des hauts et des bas et des petites mamies râleuses, mais beaucoup d'autres qui nous attendent à la fenêtre et nous accueillent les bras grands ouverts, qui nous confient leurs secrets et nous disent qu'elles auraient bien aimé avoir une fille comme nous... C'est toutes ces choses, l'importance qu'on a, la confiance accordée, qui font que le plaisir est partagé.

Aurélie et Tiphaine, aides-soignantes, ASAD Centre Alsace, Colmar (68)

Je travaille au CPCV depuis quatre ans, après dix-huit ans d'hôtellerie. J'avais envie de donner un sens à ma vie, d'apporter mon aide à ceux qui en ont besoin. Je vois leurs difficultés au quotidien, c'est un plaisir de les guider, de leur apprendre à être de futurs locataires.

Sans rien attendre en retour, je poursuis mes actions, car j'aime ce que je fais. Mon travail, c'est une multitude de tâches précises comme une palette remplie de couleurs. Je choisis le vert pour l'espérance, car, la plus belle récompense, c'est lorsque les familles sont relogées. À moi de leur donner de l'espérance !

Nadia, maîtresse de maison de l'hébergement d'urgence, CPCV Île-de-France (95)



Travailler à Bagatelle était, pour moi, le prolongement logique de mes études effectuées à l'IFSI. J'y ai appris les valeurs inhérentes au métier d'infirmière, mais avec la touche Bagatelle : le « prendre-soin » du patient si caractéristique de l'établissement, et ce sentiment familial que je n'avais retrouvé nulle part ailleurs lors de mes stages, et que je souhaitais conserver dans ma future vie professionnelle. Je ne me suis pas trompée.

Philipine, infirmière, maison de santé protestante Bagatelle, Talence (33)

Travailler au CPCV, cela peut être usant. Ce n'est pas un emploi de bureau mais une surprise de tous les jours, une grande école de la vie. Ce que j'ai appris est incomparable !

J'ai dû faire face à des défis, émotionnels et professionnels, que nulle part ailleurs je n'aurais eu l'occasion de relever. Nous agissons pour l'autre et avec l'autre, nous sommes dans l'être plutôt que le paraître, au cœur de la réalité humaine : la précarité, la misère, la solitude, l'abandon, le recommencement, la détresse et parfois une fin...

Nerlyne, coordinatrice hébergement d'urgence, CPCV île-de-France (95)

J'ai voulu changer de travail et j'ai eu l'opportunité d'intégrer l'équipe de la Brise de mer. Je me retrouve pleinement dans les valeurs portées par l'association. Je viens dans ce lieu pour y travailler, certes, mais aussi pour partager mon expérience et mettre mes qualités au service de tous les publics accueillis. Je crois que l'écoute, la bienveillance et l'humour sont essentiels pour que chaque personne accueillie puisse se sentir à l'aise, détendue, et profiter pleinement de ce cadre exceptionnel pour se ressourcer et recharge les batteries.

Anne-Cécile, La Brise de Mer, lieu de séjour, Saint-Michel-Chef-Chef (44)

J'ai été frappée lors de ma lecture d'Ésaïe 58,6-7 et j'ai commencé à m'intéresser aux personnes qui mendiaient dans ma rue. Je leur donnais à manger, de mon temps et de mon amour, mais je me sentais frustrée car l'aide apportée n'était pas une réelle solution à leurs besoins. J'ai donc décidé d'aider les personnes qui viennent à l'épicerie solidaire.

Mon engagement me donne l'occasion d'aimer régulièrement et concrètement ces personnes. Je sais qu'elles sont suivies pour devenir financièrement autonomes et qu'elles sont entre de bonnes mains (tendues) !

Manon, bénévole, La Main tendue, Toulouse (31)



En tant que jeune diplômée assistante de service social, postuler au centre maternel de Résonance était l'occasion de réaliser mes souhaits professionnels, en restant en adéquation avec mes valeurs. J'ai eu la possibilité de créer mon poste d'assistante de service social grâce à la confiance que l'on m'a accordée. Depuis l'été dernier, j'évolue au sein d'une équipe pluridisciplinaire riche et ne cesse de « grandir », avec le souci constant de m'adapter au public que nous accompagnons.

Camille, association Résonance, pôle parentalité et insertion, Colmar (68)

Mon choix s'est porté sur le CPCV car j'ai retrouvé dans cette association mes valeurs spirituelles et professionnelles, telles que la bienveillance, l'ouverture à l'autre, l'entraide, et la tolérance. Trouver des solutions, donner de l'espoir et accompagner les personnes en difficulté vers une issue favorable donnent du sens à mon travail.

C'est important pour moi de pouvoir transmettre mon savoir-faire, d'apporter mon aide, mon soutien, pour offrir aux publics que nous accueillons de meilleures conditions de vie.

Hanane, coordinatrice-travailleuse sociale à l'hébergement d'urgence des demandeurs d'asile, CPCV île-de-France (95)

Le jeûne qui me plaît est celui qui consiste à détacher les liens de la méchanceté [...]. C'est partager ton pain avec ceux qui ont faim, et offrir l'hospitalité aux pauvres sans abri, c'est donner des habits à celui qu'on voit nu, ne pas te détourner de ton prochain.

(Ésaïe 58, 6-7)

La main visible de l'entraide

La révélation des pratiques déshumanisées de certains groupes commerciaux gestionnaires d'Ehpad attire notre attention sur la différence entre entraide et marché. Fondée sur l'entraide, l'action de nos associations et fondations peut-elle être définie, mise en œuvre et évaluée à la seule aune de la logique de marché qui réduit l'être humain à un *homo economicus* ?

Dans *La Fable des abeilles*¹, Bernard Mandeville écrit : « Les vices privés font la fortune publique. » En clair, l'opportunisme et l'avidité servent d'abord les intérêts particuliers de chacun mais contribuent aussi à l'enrichissement de tous. En 1776, l'économiste et philosophe écossais Adam Smith reprend cette idée dans *La Richesse des nations*². Même par la maximisation de ses intérêts individuels, chacun agirait dans ses échanges et coopérations comme un agent calculateur. La conjonction de la concurrence et des accords passés entre ces agents intéressés généreraient prospérité collective et bien commun, selon un processus mystérieux que Smith nomme « la main invisible du marché ». Mais pour que celle-ci se manifeste, le jeu des échanges et coopérations requiert l'existence de marchés libres, condition économique et fondement moral du bien public.

L'activité est subordonnée au triptyque compétitivité-efficience-qualité

Aujourd'hui, les pouvoirs publics annoncent moult contrôles pour veiller au respect de la dignité des personnes accueillies en Ehpad. Pourtant, au cours des deux dernières décennies, les mêmes pouvoirs publics ont mené des politiques du grand âge faisant la part belle à la logique de marché.

Dans le secteur « Personnes âgées », 20 % des places d'hébergement³ sont offertes par des entreprises commerciales qui accèdent aux financements publics. Pour tous, l'activité est largement subordonnée au triptyque compétitivité-efficience-qualité. La logique de marché est aussi présente dans les autres secteurs de la solidarité non ouverts à des intervenants à but lucratif. Les autorités y organisent la mise en compétition directe des associations présentes sur un territoire par



L'entraide appelle réciprocité et proximité humaines (Résidence Foch, Armée du Salut).

des appels à projet, de la contractualisation, des financements conditionnels... Elles les incitent également à être partenaires sur certaines activités mais rivales sur d'autres par la pratique de la « coopétition », mélange de coopération et de compétition.

Dans cette perspective de la nouvelle gestion publique⁴, les autorités envisagent les missions de solidarité comme un marché de délégations d'activités soumises à des formes juridiques et des contraintes budgétaires. Les personnes bénéficiaires y sont gérées comme des unités d'œuvre économiquement mesurables et à optimiser. Qu'ils soient élus, dirigeants, salariés ou bénévoles, les acteurs associatifs sont incités à agir en opérateurs selon le modèle désincarné de l'*homo economicus*.

« Les acteurs associatifs sont incités à agir en opérateurs. »

Le risque est grand de dénaturer l'action sociale et humanitaire

Nombre de critiques ont dénoncé une dérive vers la marchandisation des actions sociales ou humanitaires. Mais cette évolution est l'effet d'un phénomène plus profond, celui de la marchéisation. La marchéisation réduit le sens des interactions sociales à la seule dimension de transactions juridico-économiques. Elle ignore l'entraide, dimension fondatrice des engagements solidaires, c'est-à-dire le lien éthique qui unit des êtres humains, souvent inégaux, toujours différents mais qui se reconnaissent semblables.

Face au risque de dénaturation de l'action sociale et humanitaire, il nous faut rappeler et porter la valeur du mot entraide. L'entraide est fondamentalement une posture d'émancipation partagée entre soi-même et l'autre. Elle appelle à chaque instant la réciprocité et la proximité humaines. Ce n'est pas « la main invisible du marché » qui justifie notre engagement pour et avec ceux qui ont besoin de solidarité. C'est la main visible de l'entraide.

Denis Malherbe, maître de conférences HDR en science des organisations et éthique appliquée à l'université de Tours

¹ Bernard Mandeville, *La Fable des abeilles*, Pocket, 2017, édition originale 1704.

² Adam Smith, *La Richesse des nations*, Flammarion, 1999, édition originale 1776.

³ Caisse nationale de solidarité pour l'autonomie, *Les Chiffres clés de l'aide à l'autonomie* 2021.

⁴ La nouvelle gestion publique est un concept né dans les années 1970. Elle nie, ou en tout cas minimise, toute différence de nature entre gestion publique et gestion privée.



« Quand on a eu des enfants qui exigeaient plus d'encadrement, on a obtenu les financements », explique Guy Zolger.



Et côté financement ?

Guy Zolger, président des associations Arc-en-Ciel, Asad Centre Alsace et Résonance (67 et 68), a accepté de parler avec nous de financement.

Guy Zolger, quelles sont les contraintes, sur le terrain, liées aux financements ?

L'argent est-il un mot qui fâche ?

Non, l'argent n'est pas un mot qui fâche. On revendique haut et fort des compétences dans nos actions comme dans notre gestion. Nous sommes des opérateurs économiques performants et fiables, nous n'avons pas à rougir devant le monde marchand. On a les mêmes compétences et on travaille pour un excédent raisonnable qui nous offre des marges de manœuvre.

On n'a pas d'actionnaires et cet excédent est uniquement dédié au service de la structure et des publics que nous accueillons. Il n'y a pas de partage du bénéfice, les administrateurs ne sont pas rémunérés, ce qui nous dessert un peu parce que ça nous donne un côté amateur, comme si le fait d'être désintéressés réduisait notre implication et nos capacités. Ce n'est pas parce qu'on est bénévoles qu'on ne gère pas. Notre ambition n'est pas financière, mais il nous faut les finances de notre ambition.

Qui sont vos financeurs ?

Le budget de fonctionnement de l'association Résonance est de dix-sept millions d'euros pour un peu moins de trois cents professionnels ; 80 % sont financés par le département, 20 % par l'ARS et nous avons une toute petite marge d'autofinancement par des dons. Elle est infime mais importante, car elle soutient des actions qui sortent du cadre normatif et montre que la société peut s'engager et soutenir des œuvres caritatives.

Votre mission est-elle altérée par une exigence de standardisation des services proposés ?

L'efficience est un mot important et il existe effectivement des contraintes. On le voit aujourd'hui dans les Ehpad : à force de serrer les budgets et de n'avoir qu'une vision comptable, on est arrivé à des situations dramatiques. En tant que citoyen, on comprend que les finances ont des limites mais, d'un autre côté, un service de qualité mérite d'être bien calibré et de disposer des moyens nécessaires.

Dans l'industrialisation des process, il y a aussi des leçons à prendre. On peut rendre l'action plus performante, mais il faut ensuite aller dans la fine couture, c'est-à-dire dans la personnalisation. Il y a des parties qui peuvent être standardisées, et il n'y a pas de raison de s'en priver pour dégager du temps et de l'efficacité au service des personnes accompagnées.

Parvenez-vous à trouver un équilibre ?

On a l'équilibre par la force des choses. Nous sommes calibrés pour un certain nombre de personnes accueillies ; on ne peut pas aller au-delà, sinon on est dans le rouge. À nous de piloter au quotidien, de jongler avec la pyramide des âges, le recrutement et la préservation de la mémoire institutionnelle, l'effet de taille par les regroupements, notre implantation sur le territoire, sur laquelle est fondé tout notre écosystème qui favorise les partenariats.

Les comptes à rendre à vos financeurs réduisent-ils vos marges de manœuvre ?

Certes, nous avons des comptes à rendre, mais ce n'est pas scandaleux non plus. C'est le rôle de notre financeur, et sa responsabilité, de contrôler. S'il y a un imprévu, on dialogue. Évidemment, on aimerait toujours avoir plus et le financeur souhaiterait limiter les dépenses, mais nous voulons être un partenaire crédible. On ne pleure pas non plus pour le plaisir.

Globalement, on a des échanges loyaux et je crois qu'il y a un respect mutuel. Il est de bon ton de critiquer systématiquement l'administration mais sa tâche n'est pas facile. Pour nos décideurs politiques, le champ est très vaste.

Dans notre segment, on n'a pas à se plaindre, même si on n'est pas d'accord sur tout. On dénonce des trous dans la raquette, des besoins mal pris en compte. On a de nombreux projets et on aimerait qu'ils soient mieux considérés, alors on rappelle nos besoins à intervalles réguliers pour qu'ils ne soient pas oubliés.

Propos recueillis par **Brigitte Martin**

La grande histoire de la FEP

Quand on ouvre l'imposant ouvrage de 1894 édité à l'occasion de l'exposition universelle de Chicago, à la rubrique « Œuvres du protestantisme français », on découvre avec surprise qu'elles étaient d'abord des écoles et ensuite des maisons de santé.

Les protestants français ont fait face à deux enjeux majeurs : arracher leurs jeunes des griffes de l'enseignement catholique, et leurs vieillards moribonds de la conversion forcée au catholicisme, pratique aussi courante que scandaleuse perpétrée dans de nombreuses cliniques.

Dans le domaine de l'éducation, les protestants, très actifs, ont ouvert plusieurs centaines d'écoles. La laïcisation de l'enseignement et la séparation des Églises et de l'État ont modifié la donne. Les protestants ont remis, en confiance, leurs écoles à l'État et déployé les moyens disponibles pour rémunérer leurs pasteurs.

Les années trente

Les protestants sont actifs dans les mouvements de jeunesse (Éclaireurs, UCJG¹). Ils réfléchissent beaucoup aux questions liées à l'éducation, en particulier en ce qui concerne ce qu'on appelle l'enfance coupable ou malheureuse (il existe, à l'époque, de véritables bagnes d'enfants pour les mineurs qui se trouvent sous main de justice). Les éclaireurs unionistes constituent un vivier essentiel pour encadrer les maisons d'enfants.

Henri Lehmann, par exemple, qui dirige depuis 1948 l'établissement Oberlin en Alsace, met en œuvre dans cette maison, en principe « fermée », les méthodes du scoutisme. Des dizaines de louveteaux partent en randonnée, avec ou sans éducateurs. À ceux qui s'inquiètent, Lehmann objecte : « Ils ne vont pas fuguer, puisqu'ils ont fait leur promesse. »



L'après-guerre

L'Alsace se trouve dans une situation très particulière. Elle est héritière d'une histoire, antérieure à 1918, marquée par l'obligation faite aux communes de venir au secours des indigents et un fort engagement des notables protestants dans la politique locale, alors que les diaconies sont peu nombreuses. Plus que le régime des cultes – les articles organiques qui les régissaient avant 1905, en France, restent en vigueur en Alsace Moselle –, les lois sociales héritées de la période 1870-1918 accélèrent la modernisation des œuvres alsaciennes. La sécurité sociale, en usage depuis plus d'un demi-siècle, offre un niveau de protection sociale et des possibilités de subventions inconnues dans les autres départements. C'est dans ce contexte que la FOE (Fédération des œuvres évangéliques) voit le jour en Alsace, en 1949. La FIC (Fédération des institutions chrétiennes) sera créée, sur le reste du territoire, à Paris, en 1950.

La FOE se développe rapidement ; elle permet à ses adhérents de se rencontrer, les défend et accompagne leurs demandes de subvention. Elle est une interlocutrice reconnue par les pouvoirs publics. Pendant ce temps, à Paris, un Comité d'initiative se forme avec d'une part des œuvres – institutions – comme les Diaconesses de Reuilly (elles ont abrité sous l'Occupation l'Armée du Salut interdite...) et, d'autre part, les mouvements de jeunes (Éclaireurs unionistes, UCJG et UCJF², et La Cimade).

Les débuts de la FIC sont extrêmement difficiles. Contrairement à la FOE, à laquelle presque toutes les institutions ont adhéré, la FIC démarre péniblement, avec une petite trentaine d'adhérents. Les grandes structures, comme les asiles John BOST, les grands diaconats, l'hôpital Ambroise-Paré de Marseille ou l'Infirmerie protestante de Lyon, ne voient pas l'intérêt d'adhérer. Dès 1953, la FIC se trouve en cessation de paiement. Elle est relancée avec l'appui de Marc Boegner et de la Fédération protestante de France. C'est un pasteur d'origine suisse, Pierre Bungener, qui en devient le président.

Les dix années suivantes, la FIC se développe, notamment avec l'embauche de la première secrétaire générale, Marguerite Mörch, ancienne permanente des Unions chrétiennes de jeunes filles. Elle entreprend de visiter toutes les institutions protestantes en province. Ses observations sont très contrastées.

¹Union chrétienne de jeunes gens.

²Union chrétienne de jeunes filles.

1960-1962

La Fédération protestante de France décide de créer un département Diaconie, réunissant la FIC parisienne (sur le point de se dissoudre, faute du soutien financier des grandes œuvres) et la FOE alsacienne. Dans le même temps, la FPF s'ouvre aux œuvres et mouvements : la Cimade, l'Armée du Salut... Le département Diaconie de la FPF a du mal à trouver sa place. Son acquis le plus durable est la mise en place de l'Année diaconale, expérimentée avec succès en Alsace.

1974

La FIC prend un nouvel élan avec l'arrivée de son nouveau secrétaire général, Daniel Lestringant, qui restera jusqu'en 1992. Il veille à soutenir concrètement les adhérents, les grandes institutions qui ont adhéré, comme John BOST, aussi bien que les plus petites. Il mobilise par exemple l'Organisation protestante du logement qui mutualise le 1% logement pour des travaux de modernisation ou de construction. Son carnet d'adresses se révèle fort utile.

1984

Près de quatre-vingt-dix millions sont débloqués par l'État et partagés entre le Secours catholique, le Secours populaire, l'Armée du Salut, Emmaüs, la FNARS³, ATD-Quart-Monde, le Fonds social juif unifié, les Petits Frères des pauvres... Jean-Jacques Delarbre, président protestant de la FNARS, trouve regrettable que les protestants ne puissent pas bénéficier de ces fonds. Il met l'accent sur leur professionnalisme dans l'action sociale.

En décembre 1984, l'Entraide protestante-Fédération nationale voit le jour. Elle se dote d'une identité, avec une charte qui constitue aujourd'hui encore l'ossature de la FEP : la pauvreté et la précarité ne sont pas des fatalités.

Daniel Lestringant est à la fois secrétaire général de la Fédération protestante des œuvres et de l'Entraide protestante-Fédération nationale ; les deux ont leur siège rue de Clichy.

L'Entraide protestante obtient une reconnaissance d'utilité publique qui fédère de jeunes associations (Espoir, L'Étage, abej Lille...) et des diaconats paroissiaux. Son président, Bernard Rodenstein, porte une parole audible pour tous, politiques et évangéliques.

Trois fédérations coexistent désormais, avec quelques doubles appartences : la FPO (Fédération protestante des œuvres), l'EPFN (l'Entraide protestante-Fédération nationale) et la FOE (Fédération des œuvres évangéliques alsacienne).

1981-1982

Des plans de lutte contre la pauvreté et la précarité se mettent en place avec l'arrivée de la gauche au pouvoir. L'Armée du Salut et le Secours catholique obtiennent des subsides assez considérables. La FIC devient en 1982 Fédération protestante des œuvres : la Fédération est protestante mais pas forcément ses adhérents.



1992

Les dotations de l'État baissent et l'Entraide protestante-Fédération nationale n'a plus d'autonomie financière. La Fédération protestante des œuvres est en crise, pas seulement d'identité (Daniel Lestringant va prendre sa retraite et la question de sa succession se pose). Une fusion laborieuse s'opère en 1992. La FPO, dissoute, entre dans l'EPFN qui modifie ses statuts mais conserve sa charte. La Fédération de l'Entraide protestante est née. La FOE refuse de fusionner.

Trois ans plus tard, un accord interfédératif intervient après d'âpres négociations, et toujours en vigueur, stipule que la FOE accepte de devenir une union régionale de l'Entraide protestante. Elle reste une fédération associée, conserve sa dynamique locale et un permanent ainsi qu'un secrétariat à Strasbourg.

1995

La Fédération de l'Entraide Protestante est officiellement constituée. Elle se régionalisera quelques années plus tard.

La FEP reste marquée par son histoire et la recherche d'un équilibre bien difficile à trouver.

Jean-Michel Hitter,
propos recueillis par **Marion Rouillard**

³Fédération nationale des associations d'accueil et de réadaptation social.

3 questions à Isabelle Richard et Jean Fontanieu



Isabelle Richard est présidente de la Fédération de l'Entraide Protestante depuis 2019 et Jean Fontanieu, délégué général. Ils détaillent ensemble la carte d'identité de la FEP.

1

L'entraide est-elle inscrite dans l'ADN de la FEP ?

JF : Par entraide, il nous faut d'une part entendre « entre-aide » entre associations, c'est-à-dire la possibilité, au sein d'une fédération dont les membres sont fraternels et bienveillants les uns envers les autres, de s'entraider, quand par exemple une importante fondation intervient auprès d'une plus petite association pour la soutenir sur des questions juridiques, de financement, ou autres. La FEP propose cet espace où s'entraider et s'écouter entre associations, avec bienveillance, est possible.

2

Quelles sont les principales missions de la FEP ?

IR : Notre première mission est de fédérer et d'animer. Nous animons un réseau organisé en régions et proposons des événements, rencontres, lieux

D'autre part, il faut également entendre le mot de façon plus large, appelant à une entraide humaine, fraternelle, universelle, où les sachants, les possédants, sont appelés à aider leurs frères humains les plus précaires et démunis. Ce double sens nourrit l'engagement des membres, au sein de la FEP.

IR : Nous souhaitons en effet encourager l'entraide entre nos membres, une entraide qui se nourrit de leur pluralité, et susciter des réflexions et expérimentations sur le sens de leur action. Nous offrons un espace « communautaire » dans un réseau structuré, propice à un dialogue en confiance, une coopération efficace, une gouvernance plurielle.

À côté de cet ancrage de terrain, la FEP revendique un ancrage spirituel et éthique protestant. Elle participe – collectivement, avec ses membres – à la construction d'une société plus juste et plus fraternelle, inspirée par le message de l'Évangile. La FEP est un solide pilier du protestantisme : elle fait le lien entre ce que l'on vit et ce que l'on croit, elle met la foi en action.

Notre engagement est responsable, bienveillant, innovant, collaboratif, mais il demeure humble et réaliste, au service d'un projet qui nous dépasse.

¹ <https://fep.asso.fr/2017/01/les-95-theses-sociales-de-la-federation-de-lentraide-protestante/>

² <https://fep.asso.fr/vie-federative/projet-federatif/>

d'échanges, mutualisations des pratiques... mais nous offrons également un support au développement et à l'action des associations membres : communication, ressources humaines et financières, méthodes, formations, outils et moyens de financement...

Notre deuxième mission est d'écouter et d'agir. Nous faisons circuler les données et expériences de terrain et décryptons les évolutions sociétales pour prévenir, innover, expérimenter et faire des propositions constructives. Nous coproduisons aussi des études, observations, analyses de fond en partenariat avec des experts. Enfin, nous concevons des projets de terrain et en organisons la mise en œuvre : il peut s'agir de projets d'ordre social, mais aussi culturel, économique, professionnel, politique...

JF : Notre troisième mission est de représenter et d'interpeller : représenter les membres dans les instances et institutions nationales, locales et européennes, et porter un plaidoyer politique et sociétal en concertation avec la Fédération protestante de France, dont la FEP est membre, et d'autres partenaires de la société civile engagés dans l'action sociale.

Nous portons la parole de nos membres et formulons des propositions auprès des instances et pouvoirs publics, nous prenons part au débat, participons à des groupes de travail thématiques et mettons en place des partenariats institutionnels.

La FEP est un partenaire de référence sur les sujets que l'on peut appeler d'« action sociale », reconnue pour sa capacité à être indépendante, rigoureuse, ouverte à la modernité, inventive, audacieuse. Elle offre un autre regard sur l'engagement social-chrétien en essayant d'embrasser le monde dans toute sa complexité et d'associer le plus grand nombre à sa démarche, dans un esprit de compromis.

3

Pouvez-vous nous citer quelques réalisations et actions majeures de la FEP ?

JF : Je pense spontanément aux nombreux plaidoyers dont les « 95 thèses sociales » élaborées en 2017 pour le 500^e anniversaire de la Réforme ; la FEP a produit une proposition politique de quatre-vingt-quinze nouveaux sujets sociaux à traiter, pour les... cinq cents ans à venir !

Je pourrais aussi citer la construction d'un « projet fédératif », avec une plateforme d'action et de positionnement, ou encore nos prises de position pour la défense du modèle associatif, de la liberté d'action

sociale, d'un partenariat public-privé et associations-pouvoirs publics, du principe de laïcité et de l'expression de la spiritualité dans l'espace public.

IR : Nous engageons également des actions spécifiques. Notre programme Accueil de l'étranger met en œuvre les Couloirs humanitaires depuis les camps de réfugiés du Liban, a développé une expertise dans le domaine de l'hébergement citoyen, lutte pour l'accès au travail des personnes sans-papiers, la prise en charge spécifique des mineurs non accompagnés, l'accès aux soins et à l'hébergement, la suppression du délit de solidarité ; il promeut la construction d'une politique européenne respectueuse du droit des êtres humains.

Nous offrons également des espaces d'expérimentation à nos membres, par exemple pour favoriser la démocratie participative et la prise en compte de la parole des personnes accueillies, afin qu'elles soient associées à la construction de leur parcours, et ce, jusqu'au bout de la vie. Nous travaillons également sur la synergie entre bénévoles et professionnels, une dynamique fructueuse qui est à l'œuvre chez une majorité de nos adhérents et qui demande à être pensée, coordonnée, accompagnée. Nous encourageons et facilitons les mutualisations et projets collaboratifs ou transversaux. Nous organisons des événements, colloques, ou rencontres permettant de croiser les regards sur des thématiques particulières et de questionner l'éthique et le sens de l'action, pour que chaque personne soit considérée dans la globalité de ses besoins : physiques, psychiques et spirituels.

JF : Nous attirons aussi l'attention, inlassablement, sur les publics oubliés ou laissés de côté : les personnes vieillissantes à la rue, les Roms et les Tziganes, les mineurs isolés, les grands exclus en souffrance psychique, les personnes handicapées vieillissantes... À la FEP, nous refusons la fatalité et proclamons que tout être humain a droit à une place juste et digne, quelle que soit sa situation de souffrance ou de vulnérabilité. Notre rôle est d'unir les efforts de nos membres pour construire une société plus fraternelle et proclamer l'espérance.

“

Nous refusons la fatalité et proclamons que tout être humain a droit à une place juste et digne.

”



Un nouveau logo pour la FEP !

Sans doute avez-vous remarqué, sur la couverture de ce numéro de juin, le changement de logo de la Fédération de l'Entraide Protestante. Donner un visage plus dynamique et plus rassembleur à la Fédération, susciter le sentiment de fierté et d'appartenance de tous – salariés, bénévoles et membres : telles ont été les ambitions de l'équipe de la FEP pour faire évoluer son identité visuelle.

L'évolution du logo est le fruit d'une réflexion commune, amorcée début 2021. L'étape de conception graphique qui a suivi a été ponctuée par un sondage réalisé auprès de l'ensemble des membres du réseau, et par plusieurs réunions internes prenant en compte les besoins du terrain. Début 2022, le nouveau logo était né.

“
Le pictogramme exprime des valeurs fortes: pluralité, humanité, fraternité, partage...
”

Cette évolution graphique a été pensée dans la continuité : la conservation des couleurs bleu et orange, déclinées dans des teintes au goût du jour, permet de s'appuyer sur la communication et la reconnaissance caractéristiques de la FEP. Si l'orange prime désormais, la vraie nouveauté tient à l'ajout d'un symbole, volontairement mis en avant par la couleur. Ce pictogramme exprime des valeurs fortes, où chacun peut puiser librement dans son imaginaire : la pluralité, l'humanité, la fraternité, le partage, le mouvement, l'interaction...

Cette nouvelle identité visuelle porte également une vision essentielle, chère à la FEP : elle réaffirme, à travers l'écriture revue de son nom, sa posture fédérative : le mot fédération est plus que jamais assumé, sous-tendu par l'élan collectif et la diversité qu'il incarne ; l'entraide rassemble, dans son sens originel, tous ses membres, dans l'immense variété de leurs champs d'intervention ; l'adjectif protestant rappelle l'an-crage éthique précieux qui unit et insuffle le sens aux actions sociales.

À partir de ce nouveau logo, c'est tout le territoire visuel de la FEP qui va évoluer dans les prochains mois. Il sera décliné pour les six régions du territoire, mais aussi pour les membres du réseau qui le souhaiteront. Un macaron « membre de la Fédération de l'Entraide Protestante » pourra estampiller, sans obligation et sur la base du volontariat, les signatures des structures adhérentes, comme pour témoigner visuellement de l'élan collectif, au service d'une visibilité et d'une notoriété renforcées pour les acteurs de l'action sociale protestante. Convergence dans la pluralité : telle pourrait être une façon de résumer ce nouveau système visuel.

Anne-Laure Tellier,
déléguée à la communication
à la FEP



L'étrange temporalité de l'entraide

Un être humain trébuche et s'effondre dans la rue. Chacun se précipite. L'heure n'est pas à réfléchir sur les inégalités tragiques de notre société mais à solliciter son altérité dans l'urgence. Le sauvetage abolit toute réticence à prodiguer une aide. L'homme est conduit à l'hôpital, la médecine le soigne avec dévouement.

“ La perception de la misère est soumise à une double temporalité. ”

Quand l'homme sort de l'hôpital, il retrouve immédiatement le même environnement responsable de sa chute, les mêmes passants. Les regards se détournent. Le sentiment d'altérité a disparu. Les institutions retrouvent leurs propres lourdeurs, leur impuissance, et les citoyens, leurs engagements.

La perception de la misère est ainsi soumise à une double temporalité. Lorsque la situation est dramatique et urgente (en Ukraine par exemple), l'entraide est efficace et immédiate. Mais dès lors que la misère devient chronique – alors



C'est en prenant soin des plus vulnérables que l'humanité a survécu.

qu'elle n'est pas moins dramatique –, l'entraide perd de sa nécessité. C'est un phénomène habituel que l'on retrouve en médecine.

Les financements sont affectés à 99 % aux soins urgents et immédiatement efficaces (cancers, infections, maladies génétiques, etc.) et à 1 % à la prévention. Pourtant, la prévention limite aujourd'hui les maladies qui seront considérées demain comme urgentes. L'interaction entre les conditions sociales et les maladies est une évidence, mais cette relation ne parvient pas à susciter le moindre intérêt.

L'entraide sauve mais ne prévient pas. Le cortex cérébral ne se mobilise qu'en fonction de l'urgence. Si l'humanité n'avait réagi que de cette façon, elle aurait disparu. C'est en prenant soin des plus vulnérables, au-delà de l'urgence, qu'elle a survécu. Il faudrait s'en souvenir.

Didier Sicard,
médecin, ancien président du Comité national consultatif d'éthique

Proteste participe au débat sur l'exclusion, la précarité, les injustices ; notre revue a besoin de déployer son lectorat et sa diffusion...

**Vous souhaitez soutenir notre publication ?
Profiter de ressources abondantes ? Réfléchir avec nous ?
Abonnez-vous !**

Nom-prénom :

Adresse :

Téléphone :

E-mail :

À envoyer, avec votre chèque à l'ordre de la FEP, à :
FEP Grand Est, Proteste, 6 rue Sainte-Élisabeth, BP 20012, 67085 Strasbourg

Nouveau

Abonnement annuel individuel, tarif unique :

10 €

pour 4 numéros

Prix Charles-Gide : créativité, générosité et engagement récompensés

Le 26 octobre 2021, le Cercle Charles-Gide, un groupe d'entrepreneurs protestants récemment constitué en association, a eu la généreuse idée d'organiser un dîner philanthropique au profit de la FEP et de ses membres.

La soirée s'est déroulée au Cercle de l'Union Interalliée, en présence du président de la République. Elle a permis de rendre plus visible l'engagement des protestants au service de la société et de collecter cent mille euros pour la Fédération qui s'est engagée à reverser l'intégralité de la somme à ses adhérents. C'est ainsi qu'est né le prix Charles-Gide de la FEP, ouvert à toute association ou fondation membre du réseau.

Des propositions diverses et de qualité

Le prix est destiné à encourager des projets qui font preuve de créativité et répondent à des besoins non couverts dans l'action sociale, médico-sociale ou sanitaire. Le caractère inclusif, participatif et reproductible des projets, leur modèle économique, leur durabilité ainsi que la valorisation et le bien-être des salariés et bénévoles engagés dans l'action sont des critères importants.

Lancé en décembre 2021, le prix a rencontré un grand succès, puisque plus de cinquante lettres d'intention ont été reçues début 2022. Le jury, composé de membres du Cercle Charles-Gide, de partenaires, financeurs, experts et administrateurs de la FEP, a été impressionné par la diversité et la qualité des propositions, et heureux de constater que les petites associations, telles les entraides, s'étaient positionnées tout autant que les gros établissements habitués à répondre à des concours ou appels à projets.

Treize associations primées

Toutes les intentions ont bénéficié d'un examen approfondi. Après une première sélection, longue et délicate, les institutions retenues ont été invitées à renseigner un dossier plus complet et à présenter leur projet devant le jury. Treize associations, dont trois qui ont reçu le « coup de cœur » du jury, ont été primées. La Fédération reprendra contact avec les structures dont les projets n'ont pas été retenus pour les accompagner ou les aider à poser leur candidature lors de la prochaine édition du prix.

Les résultats, dévoilés le 13 mai à l'occasion des « 24 heures de la FEP », ont révélé les projets innovants et très variés



Les treize associations primées ont été félicitées par Isabelle Richard.

des associations lauréates : jardins intergénérationnels partagés, portail de téléchargement d'une bibliothèque audio pour personnes malvoyantes, écriture collaborative d'un livre de recettes dans un Ehpad, atelier numérique pour personnes migrantes, réalisation de portraits photographiques de personnes en situation de précarité, partenariat entre associations pour créer des ateliers valorisant les compétences des personnes accueillies et encourageant le recyclage, hébergement partagé solidaire, création d'un ciné-club pour familles en grande difficulté, distribution de produits d'hygiène aux personnes migrantes...

Une initiative pérennisée

Les trois « coups de cœur du jury » ont récompensé des projets originaux, créatifs par leur approche transversale et/ou transgénérationnelle, et soutenus majoritairement par des bénévoles : l'accueil de jour solidaire, inclusif et participatif du Foyer fraternel de Bordeaux, avec accompagnement aux droits et accès au numérique ; le projet d'installation d'un nouveau foyer dans la maison solidaire intergénérationnelle Les Oisillons de l'AEBE à Lamastre ; et le salon de lavage écoresponsable et solidaire Mozart de l'Œuvre sociale protestante de Metz.

Les associations lauréates ont été invitées à donner des nouvelles régulières de leur projet. Grâce au Cercle Charles-Gide, dont la généreuse initiative sera pérennisée, d'autres membres de la Fédération seront soutenus l'an prochain. C'est une très bonne nouvelle !

Isabelle Richard,
présidente de la Fédération de l'Entraide Protestante

Accueil de l'étranger : un comité de pilotage stimulant

Escape game culinaire : j'y étais !

C'est aux Petites Cantines, à Strasbourg, que j'ai rejoint le comité de pilotage. J'avais rendez-vous à midi ; mon petit-déjeuner était déjà très loin, dommage !

Avec l'équipe de la FEP, quatre familles réfugiées et trois bénévoles, nous avons dû nous creuser les méninges pour remplir nos estomacs. Le concept de l'escape game revu par Stamtish¹ : déchiffrer des messages, trouver des codes secrets, transcrire de l'arabe, rivaliser d'ingéniosité pour débloquer le verrou d'un mystérieux coffret... et l'accès à chacun de nos plats !

Nous avons déniché le trésor. La cuisinière était un cordon-bleu, le repas était délicieux. Et les conversations autour de la table davantage encore.

Brigitte Martin

Parler français, une priorité

C'est en écoutant les personnes accueillies dans le cadre des Couloirs humanitaires que nous avons décidé de travailler avec elles sur deux sujets prioritaires et liés : l'apprentissage du français et l'accès à l'emploi.

Nous avons profité de la présence de nombreux représentants régionaux, de collectifs d'accueil et de personnes accueillies, pour réfléchir ensemble aux problématiques liées à l'apprentissage du français. Au-delà de l'accès aux cours de FLE², les blocages identifiés sont surtout liés au manque de pratique de la langue et à l'impossibilité de corrélérer l'apprentissage aux activités quotidiennes. Il nous est apparu important d'intégrer cet apprentissage dans le processus de socialisation et de favoriser la conversation avec les membres des collectifs d'accueil et d'autres groupes.

Nous avons également évoqué le rôle de la FEP dans l'accueil des personnes déplacées d'Ukraine, notamment l'engagement de la FEP Grand Est et de l'association l'Étage dans l'hébergement et l'accompagnement de ces personnes.

Guilhem Mante,
coordinateur du programme Accueil de l'étranger

Les acteurs de terrain s'engagent

Depuis quelques semaines, l'équipe nationale du programme Accueil de l'étranger s'interroge sur la manière d'associer professionnels du travail social et bénévoles des collectifs d'accueil mais aussi, et surtout, personnes exilées accueillies en France.

Après avoir établi l'intérêt de la démarche, deux groupes de pairs se

sont formés au niveau national : le premier réunit des personnes arrivées via les Couloirs humanitaires et le second, des bénévoles de plusieurs collectifs.

Plusieurs rencontres interrégionales ont permis d'échanger des idées. Le groupe de bénévoles a contribué à l'élaboration d'un livret d'accueil à destination des futurs collectifs, et celui des personnes accueillies a proposé de participer à une réunion d'accueil des nouvelles familles pour donner des conseils et répondre à leurs questions. Deux premiers pas prometteurs afin de penser le programme pour et avec les personnes concernées.

Sophie Bilong,
chercheuse associée au Centre migrations et citoyennetés de l'Ifri³

Les accueillis accueillent

On a accueilli les nouvelles familles et on a donné notre numéro de téléphone et des conseils pour les cartes de séjour et tout ça.

C'est rassurant de nous rencontrer, d'avoir quelqu'un qui parle arabe, pour les gens qui arrivent et ne connaissent pas la langue, ni les habitudes françaises. On a été à leur place alors on sait ce qu'ils ressentent, de quoi ils ont besoin ; on comprend exactement leurs souffrances. On prépare un repas de bienvenue. On est présent pour faire un lien.

La FEP nous demande notre avis : ici, on a le droit de dire ce qui nous convient pas. On respecte le choix des autres. À chaque nouvelle arrivée, il y aura une famille déjà en France depuis quelques années pour accueillir. Partager l'expérience. C'est important.

Abdelkader,
Kurde de Syrie arrivé en France par les Couloirs humanitaires en février 2019

Les équipiers ont uni leurs intelligences et leurs cultures lors de l'escape game culinaire proposé par l'équipe strasbourgeoise.



¹ L'association strasbourgeoise facilite l'inclusion socio-professionnelle des personnes issues des migrations en les accompagnant dans la réalisation de leur projet d'avenir dans le domaine de la restauration.

² Français langue étrangère.

³ Institut français des relations internationales.

Leur parole nous éclaire

Je ne suis plus seule au monde

Je ne voulais plus retourner chez moi

Je m'appelle Samira, j'ai quarante-huit ans, je suis mal voyante. J'habite à Paris, dans le XIV^e. J'ai traversé un moment assez compliqué à cause d'un voisin pas très sympathique dont les amis essayaient de m'intimider pour que je m'en aille. En décembre 2019, en sortant d'une consultation à l'hôpital Cochin, je me suis présentée à l'aumônerie car je ne savais plus où aller. J'avais déjà déposé plusieurs mains courantes, en vain. Un aumônier protestant m'a écoutée et a contacté le pasteur Christian Tanon. Il m'a appelée alors que je m'apprêtais à quitter Paris pour aller chez mes parents, car je ne voulais plus retourner chez moi. Il a proposé de me rencontrer et, à partir de là, l'Escale a beaucoup fait pour moi.

“
On m'a dit : « Fais comme chez toi », alors j'ai apporté mon tricot.
”

L'Escale est un lieu d'accueil ouvert à tout le monde, où l'on peut échanger, se reposer, être écouté ; c'est un endroit très chaleureux. J'y ai trouvé un soutien moral. On m'a dit : « Fais comme chez toi. » J'ai l'habitude de tricoter alors j'ai apporté mon tricot et je me suis installée sur une banquette. À l'Escale, on a l'impression d'exister. C'est pas comme dans la rue : les gens marchent, ils sont dans leur monde, dans leurs soucis, dans leur téléphone, et on n'a pas le sentiment d'être vu. Moi qui me déplace avec une canne blanche, je suis parfois obligée d'interpeller la personne en face parce qu'elle ne me voit pas. À l'Escale, on vous voit, on vous écoute, on vous propose un café, on vous tend la main, ça fait du bien.

J'ai sympathisé avec des gens

J'y suis allée tous les jours, de décembre à mars, jusqu'à la pandémie. Il y a des discussions autour de la Bible très intéressantes. On a des échanges passionnantes avec des regards différents sur un même texte. J'ai été emportée



par cette ferveur, j'ai écouté la Bible, posé des questions. J'aime qu'on me parle de Dieu, peu importe qui m'en parle, pourvu qu'il y ait du respect. Cette foi me remplit et me nourrit, j'aime Dieu même si aujourd'hui j'ai du mal à me mettre dans une case.

Pendant le confinement, on a continué les partages bibliques en audioconférence. J'ai rencontré encore plus de monde, des gens avec qui j'ai sympathisé et qui m'ont soutenue. Je me suis sentie intégrée dans le groupe, on me demandait mon avis... Je n'étais plus seule au monde.

À Noël 2019, une dame m'a proposé de m'héberger quelques jours sur son canapé, ça m'a beaucoup touchée. La gentillesse est contagieuse. C'est l'état d'esprit de l'Escale, cette spontanéité, cette bonté.

Je ne vois plus les choses en négatif

L'Escale m'a énormément apporté, m'a permis de trouver ma place, m'a remise sur les rails. La gentillesse, la générosité, les conseils du pasteur Tanon m'ont redonné du courage, de l'énergie. À ses yeux, on est tous importants. Il est toujours disponible pour nous. Ailleurs, on échange des banalités.

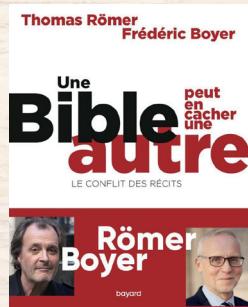
Ce genre de lieu est vraiment très utile, il n'y en a pas assez. Il y a tellement de gens qui ont besoin de se sentir accueillis, aimés. On recharge les batteries, on repart plus riche, plus fort. Ça permet de rebondir. Subventionner des associations comme celle-ci, c'est vraiment pas de l'argent jeté par les fenêtres ! Il faudrait une Escale dans chaque ville de France !

Avec mon voisin, rien n'a changé, mais je reste confiante, Dieu agira en temps voulu, il me donne le courage et la patience qui m'ont manqué. C'est mon état d'esprit qui a changé. Je ne vois plus les choses en négatif. Il fallait que je passe par là pour rencontrer des gens formidables. Certains sont devenus de vrais amis. Aujourd'hui encore, je vais régulièrement à l'Escale, pour qu'on me lise mon courrier par exemple, car je n'y vois plus assez.

Samira,
propos recueillis par **Brigitte Martin**

¹ L'Escale a deux adresses à Paris, au 47, rue Henri-Barbusse dans le V^e et au 18, rue Jules-Vallès dans le XI^e.

La page culture



Frédéric Boyer et Thomas Römer,
Une Bible peut en cacher une autre, le conflit des récits, Bayard, 2022.

Comment lire et interpréter la Bible ? Comment faire face au foisonnement des textes bibliques ?

Ce sont les questions que se sont posées Thomas Römer, administrateur du Collège de France et titulaire de la chaire Milieux bibliques, et Frédéric Boyer, éditeur chez P.O.L., directeur chez Bayard d'une traduction de la Bible associant exégètes et écrivains contemporains.

Forts de leur érudition, ils passent au scalpel les grands textes fondateurs de la Torah. Cette attention minutieuse leur fait relever nombre de bizarries, répétitions, difficultés. À travers elles, affleure, comme autant de cicatrices, la « lente composition » des textes pour constituer le canon des Écritures. Par exemple, pourquoi raconter sous deux versions différentes l'histoire d'Abraham faisant passer Sara pour sa sœur ? Ou bien, pourquoi l'Égypte devient-elle si inhospitalière pour le peuple hébreu alors que Joseph, l'intendant de Pharaon, la sauvait de la famine quelques pages plus tôt ?

Un des chapitres aborde la question de la Terre promise. À qui appartient la terre ? Pourquoi la conquérir si elle fut promise et donnée ?

Les deux auteurs se demandent comment leur manière de lire doit s'adapter à la façon dont les livres sont construits. Quand les récits sont discordants, déroulant chacun leur narration, l'exégète est invité à respecter la multiplicité des textes, à ne jamais fournir de réponse univoque.

Cette discussion amicale entre les deux hommes nous encourage à faire notre cette lecture critique, « capable d'accueillir ces différences », une lecture ouverte où foisonnent les sens. Un ouvrage très instructif !

Clotilde Gaborit
Librairie La Procure-Beaulieu
145, rue de Saint-Genès
33000 Bordeaux

Exilés, film documentaire, écrit, réalisé et coproduit par Margaux Chouraqui, 2018

Avec *Exilés*, Margaux Chouraqui livre un film documentaire profond, ancré dans les réalités d'une Europe multiculturelle qui se cherche encore. La réalisatrice nous invite à observer cette Europe, notre Europe, dans ses dimensions migratoires historiques et actuelles, à la rencontre des réfugiés d'hier, Européens d'aujourd'hui, et des exilés d'aujourd'hui, Européens de demain.

Remontant la route des Balkans, de Douvres à Thessalonique, Margaux Chouraqui suit le chemin emprunté, en sens inverse, par des Afghans, Syriens, Irakiens fuyant la guerre dans leurs pays. Le documentaire invite à un voyage historique et intérieur grâce aux nombreuses images d'archives, portraits photographiques et lieux de mémoire. Le spectateur est sur la route, aux côtés de la jeune reporter ; il écoute les habitants de Douvres, de Dresde, de la frontière bulgare, raconter la façon dont ils ont vécu ces afflux migratoires.

On reçoit, souvent mal à l'aise, les paroles que l'on perçoit racistes et empreintes de ressentiment envers les migrants qui traversent les villages et les villes à la recherche d'un avenir meilleur. En regard, les témoignages de deux réfugiés nous confrontent à des réalités dramatiques et insoutenables : la faim, la soif, le rejet, l'injustice, mais aussi la mort, jalonnent cette route européenne des Balkans.

Ce film donne corps et voix à une majorité silencieuse, celle des habitants d'Europe. Il émeut profondément et questionne sur les valeurs partagées et le sens du collectif, dans une Europe que l'on souhaiterait, au fond, plus humaniste.

Manon Soubeyran,
déléguée régionale Île-de-France

Le film *Exilés* est désormais disponible en ligne sur la chaîne YouTube, *Les Temps Qui Courrent* :
<https://www.youtube.com/watch?v=Fojne-xh4j4>



Le portrait

Jean Fontanieu

Le capitaine passe la main. Un brin déroutant pour un fils de galérien. Né dans une famille protestante cévenole insurgée – plusieurs des siens ont fini au bûcher –, Jean Fontanieu revendique fièrement ses racines huguenotes et sa foi.

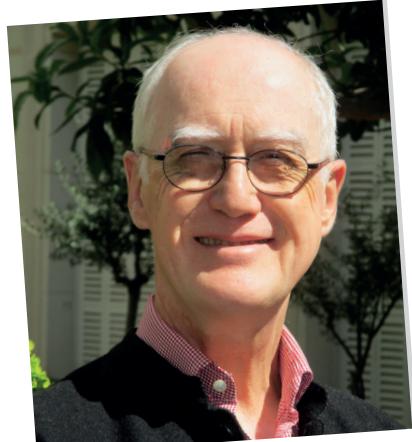
Côté racines, les Cévennes sont indéniablement un point d'ancrage. Quand il a besoin de se ressourcer, il met la dernière main à ses dossiers et les pieds dans les pas de ses prédécesseurs. Il a beaucoup appris de son pays et de son père professeur.

Côté foi, c'est une autre histoire. Après le bac, quand d'autres se conforment aux traditions séculières, lui dépoussiète. Pas question de s'enfermer dans un milieu étiqueté et trop peu ouvert. Il veut être cinéaste mais son paternel s'y oppose, ce n'est pas un métier... Il s'exile en école de commerce à Montpellier. Toutes les occasions sont bonnes pour voyager. Il découvre le monde. Après ses études, direction Paris. La foi, on oublie.

Les métiers se succèdent, variés, passionnantes. Dans la communication, les relations publiques, le marketing, l'industrie... Il verse dans l'audiovisuel d'entreprise, écrit des articles de presse. Convainc des journalistes, convoie des Vélosolex... Aux États-Unis, il découvre les *business books*, et s'emballe pour le concept. Nous sommes au début des années quatre-vingt, l'entreprise à la cote. Il traduit un premier livre avec un pote. Albin Michel édite. Tout négocier pour réussir fait un tabac. Et d'autres à sa suite.

“ Dieu te tient la main et ne te lâchera jamais. ”

Avec son ami, Jean fonde les éditions First. Grisé par le succès, il se diversifie dans le roman, puis dans la presse – mauvaises idées. Dans l'intervalle, il se marie. À la naissance des enfants, il renoue avec sa foi et rejoint une paroisse protestante à Paris. En 1992, Saddam n'aidant pas, les ventes s'effondrent. Le dépôt de bilan suit, les vingt salariés sont licenciés. « Une



des expériences les plus dures de ma vie. » Un dirigeant de Hachette reprend l'affaire. Et Jean avec. Quatre ans plus tard, une intuition de génie, il rachète les droits d'édition de la marque américaine *For Dummies* et crée la collection *Pour les nuls*. Le succès est immédiat. Le premier titre se vend à trois cent mille exemplaires. Dommage, Jean n'est plus actionnaire.

En 2002, Jean change de rue et passe à l'édition scientifique. Huit ans plus tard, la boîte est rachetée par des Anglais dont la première action est de le remercier. « Ça a été très violent, je me retrouvais à cinquante-cinq ans sans emploi. Je me suis demandé ce qui se passait dans ma vie. » Le jour de son licenciement, il tombe sur l'annonce de la FEP qui cherche un secrétaire général. « J'ai entendu comme un appel. » Il n'a pas d'expérience dans le social mais ça l'intéresse. Il répond. Le recrutement est complexe. Et long. Six mois plus tard, il est choisi. Jean est ravi.

Depuis son divorce en 2003, une autre expérience très douloureuse, Jean s'est engagé dans le conseil presbytéral de son Église. Il a appris à interroger Dieu pour discerner la route pas après pas, reconnaître la divine voix. Il pressent que ce poste a du sens. « C'était la convergence de toute mon existence... Je me suis engagé à fond. J'ai rencontré une équipe magnifique, j'ai découvert un métier qui était plus qu'un métier. »

Douze ans plus tard, c'est l'heure de la retraite. Au grand dam de ses collaborateurs de la FEP. Jean projette de voyager, d'apprendre le violoncelle et l'italien. « Je vais laisser le vide se faire, je ne prévois rien. » Il rend grâce pour son chemin de vie, « c'est un cadeau ». Avec ses bas et ses hauts. Les échecs qui font grandir, les épreuves avancer. La maladie aussi. « Je me tiens sur le fil de l'existence et je prends avec un grand bonheur tout ce qui m'est donné. »

La plus belle phrase que son père lui a laissée résonne aujourd'hui d'un écho particulier : « *Dieu te tient la main et ne te lâchera jamais.* » Jean n'est pas certain que Dieu inspire chacune de ses pensées, chacun de ses pas, « *Il a trop de boulot* », mais puisqu'il lui tient la main, il sait qu'il ne tombera pas.

Brigitte Martin